

~~J'étais l'un des rois~~
~~des~~ nuits parisiennes,

Arnaud-Louis Chevallier

des années 1980

Récit

~~de l'éphémère,~~
~~de la débauche~~



ateliers
henry dougier

NUITS
PARISIENNES
DES ANNÉES 1980

Arnaud-Louis Chevallier



ateliers
henry dougier

*No future,
No future,
No future,
No future for you !*

Sex Pistols

Je reviens de loin

Je reviens de loin. Je reviens d'ailleurs. Je reviens d'une époque où, pour exister, on n'avait pas besoin d'être étiqueté ni d'être mis dans la bonne case. Je revendique encore le droit de brouiller les pistes et de me retrouver simultanément ou alternativement dans des rôles qui n'ont rien à voir les uns avec les autres. Je suis tour à tour et en même temps banquier prudent, marginal engagé, tenancier de boîte de nuit, professeur institutionnalisé, ingénieur, comédien, rebelle, négociateur social, écrivain, momie enrubannée, miraculé de la médecine et de la chirurgie réunies, ivrogne et ascète, sybarite, aventurier hésitant ou voyageur intergalactique.

Je surgis d'un autre monde. Éclairé de mille et une starlettes, batifolant dans un bain de bulles de jouvence. Des nymphes, maintes à l'envers, se reflètent à l'infini dans les boules de discothèques ou le cristal des coupes qui s'entrechoquent en tintinnabulant.

Les filles sont alanguies et éternelles, les hommes suivent, figés. Ils cohabitent pacifiquement dans le monde virtuel de mes souvenirs. Ils viennent des bars où j'ai bu, des soirées où

je me suis rendu, fidèle observateur de leurs comportements hors norme.

Je viens de la nuit, que j'ai passionnément aimée. Depuis l'ouverture du *Palace* en 1978 à sa fermeture en 1982, un an avant la mort de Fabrice Emaer. De l'inauguration des *Bains Douches* également en 1978 à leur revente en 1984. Du *Rose Bonbon*, ouvert de façon éphémère en 1979 puis rouvert en 1981 et 1982. Des « Nuits d'Actuel » au *Rex* en 1982. Des *120 Nuits*, que j'ai créées et dirigées en 1983 et 1984 et qui ont essaimé de multiples soirées dans les années 1980 : le *Temple*, l'*Excentric Ballroom*, le *Promised Land*, l'*Acid Rendez-vous*, le *Folie Pigalle*, le *Pigall's*, l'*Asile*, le *Zarbi*, la *Sebale*, la *Kabbale*, *Chez Roger*... De *La Régence* que j'ai cocrée à l'*Opéra-Night* en 1986. D'« Hommage à Debussy » que j'ai codirigé sur une péniche en 1987 et 1988.

8

Je suis le témoin privilégié et l'acteur incontournable de la nuit à Paris dans les années 1980, où j'ai exercé le métier de sculpteur de public, sélectionnant sans relâche les composants d'un cocktail d'individualités éparses dont la somme amenait à une solution unique et éphémère d'une puissance telle qu'elle pouvait détourner des vies entières de leur étroit chemin d'origine.

Je suis l'ange révélateur, trop longtemps endormi sur mes lauriers, parmi mes créatures oubliées. Nos vies ne sont plus que des rêves et nous sommes allongés, passivement, à les regarder. Mes héros de jeunesse sont devenus des fantômes familiers. bercé par leurs chants silencieux, je me suis enivré pendant des décennies de leur mélodie

ronronnante. Mon esprit et le leur hantent les lieux jadis investis.

Je suis l'un des rois de la nuit, le prince de l'éphémère, le gentilhomme de la débauche, le nouveau marquis des délices interdits. Le conformisme ambiant me donne des ailes. J'irai comme un cheval fou porter la parole de ceux qu'on laisse croupir dans les méandres nauséabonds de l'oubli.

Je suis le maître invariant du plaisir et de la licence, le petit ordonnateur de l'inconduite, le carnassier de la bien-séance. Je suis le pourfendeur des idées consensuelles. Je suis le porte-voix des marginaux, l'historien de la décadence, horizon rêvé de tout système organisé. Je veux réveiller les esprits contradictoires et montrer la diversité de leur système de valeur.

9

Je suis le libérateur des âmes errantes qui suintent leur désir inassouvi dans les rêves tourmentés de ceux qui leur ont survécu, qui transpirent des murs qui les ont observées jadis et s'en souviennent encore avec délectation. Elles me chuchotent, au détour d'une image ou d'un morceau de musique, leurs regrets de ne plus pouvoir nous palper, nous toucher, nous triturer. Je veux leur offrir une nouvelle chance de s'élever dans notre univers sans éclat et de transcender le monde.

J'attends leur délivrance. Qu'elle s'empare frénétiquement de nos esprits endormis. Qu'un vent de révolte libertaire souffle enfin dans nos têtes, balayant les vieux clichés d'un monde qui sombre lentement. Que tous les censeurs, les

chevaillons, les handicapés de la vie, les artisans de la médiocrité soient touchés par la grâce ou définitivement écrasés. Que la tyrannie du consensus fade et de l'ordre, juste ou non, s'effondre dans un fracas de rires et de halètements de plaisir. Que tous les monuments de bêtise érigés depuis des années à la gloire d'idées tièdes et sans souffle se fendillent et se renversent.

Et qu'enfin la Fête recommence...

Viscose

[*Que la fête commence !*]¹

La rue des Vertus est redevenue anonyme. En regardant les paisibles résidences pour le troisième âge qui s’y sont massivement construites dans les années 1990, il est difficile d’imaginer que ce fut un haut lieu de la fête et un creuset de tous les mouvements artistiques parisiens.

Depuis, tout a été mis en œuvre par les équipes municipales successives pour que le quartier expie définitivement ses velléités libertaires et pour qu’il devienne l’eldorado des vieux, des cadres bien pensants, des gays et des bijoutiers chinois.

La rue des Vertus constituait pourtant, avec la rue Volta et la rue au Maire, la partie la plus populaire et la plus authentique du troisième arrondissement, avec ses ateliers clandestins, ses hôtels meublés pour sans-papiers algériens et ses cafés kabyles où l’on pouvait manger un couscous pour un prix dérisoire.

C’est là qu’une poignée d’éternels étudiants avait ouvert dans un garage le *Bleu-Nuit*, bar chic au milieu de nulle part.

1. Film de Bertrand Tavernier

Avec sa devanture – bleue comme il se doit – éclairée par quelques maigres néons, il pouvait accueillir à peine une vingtaine de personnes. Régulièrement fermé par la police à ses débuts, c'était devenu en quelques mois le rendez-vous incontournable pour commencer la soirée. Il est vrai que le *Gibus* et les *Bains Douches* étaient à dix minutes de marche, *Le Palace*, *Le Privilège* ou le *Rose Bonbon* à quatre ou cinq stations de métro. Et bientôt, le *Tango* allait être repris, dans la rue d'à côté, par Serge Kruger tandis qu'à Strasbourg-Saint-Denis, les « Nuits d'Actuel » allaient commencer au *Rex*, et les *120 Nuits* au *Globo*.

Très vite, le *Bleu-Nuit* s'était adjoint un minuscule restaurant dans un garage contigu. Mais au-delà de cet accroissement providentiel, c'est toute la rue des Vertus qui était devenue une annexe : les clients les moins fortunés achetaient leur bière moitié prix dans les bars voisins pour la boire dans la rue, et y rencontrer les consommateurs de l'endroit à la mode, que l'exiguïté des lieux poussait inexorablement à la fusion avec les plébéiens. Ce rare mélange attirait les foules les plus déjantées.

C'est là que réside la magie de la rue des Vertus : reconstituer la Cour des Miracles, et proposer à tous, une nuit ou l'autre, une rencontre hors de l'ordinaire.

De l'autre côté du trottoir, c'est le « bar des Mis ». Tout le monde l'appelle comme ça, autant à cause des silhouettes fatiguées des clients qui s'adosent à sa vitrine, que du « A » d'origine qui est tombé de son enseigne depuis des lustres. Entrer dans le bar des Mis, c'est entrer dans la quatrième

dimension : on y assiste, à toute heure, à des conversations surréalistes entre clients qui se parlent mais qui ne s'écoutent pas. De temps en temps, le ton monte, pour redescendre aussitôt que le patron offre un verre aux contradicteurs. Dans un coin, un Scopitone d'époque déverse en boucle des clips incroyables de Dick Rivers et de stars kabyles inconnues de ce côté de la Méditerranée.

Un peu plus loin, c'est *La République*, le repaire des philosophes anarchistes et des preneurs de tête de toutes sortes.

En face, c'est un vieux bar crasseux, mais pas tellement plus que les autres, où les vieux travailleurs usés par leur journée de labeur viennent bruyamment jouer aux dominos. C'est ici que Viscose a établi son quartier général : c'est *Le Centre de l'Univers*.

13

Viscose est une grande gaillarde de 1 m 80, originaire de Mulhouse. Elle s'est installée à Paris avec sa sœur Naphtaline il y a quelques années. Sans le sou, éternelle cigale géante, elle promène sa solide carrure post-punk de fête en fête, souvent. De petit boulot en petit boulot, parfois.

Viscose n'est jamais seule. Elle a savamment constitué autour d'elle une cour, essentiellement composée de filles, sur laquelle elle règne en gentille despote.

Il y a Coco, la grande punkette brune, qui a sublimé son nez magistralement disgracieux en attirant irrémédiablement l'attention sur sa fière crête rouge, immense, démesurée, et qui se termine par une natte qui lui descend jusqu'aux reins.

Elle est accompagnée de Tata, la doyenne, qui a au moins quarante ans, et qui continue d'accumuler sur son blouson sans âge des breloques et des badges les plus divers, comme une adolescente qui découvre le mal de vivre.

Généralement, Lolita n'est jamais bien loin, elle qui porte si bien son surnom, toujours dans les tenues les plus provocantes.

D'autres filles se joignent plus ou moins régulièrement à la bande : Betty, Sylvie, Alexandra, Nora...

Viscose tolère aussi quelques garçons : Jimmy, véritable armoire à glace, avec un strabisme convergeant qui lui donne une tête de tueur, Lulu, le guitariste des Ludwig Von 88, Karim, qui ressemble à Filochard avec son œil crevé, Vivien, dont on dit que c'est le frère caché de Coco, car ils ont le même nez...

Nous sommes vendredi soir.

Viscose me convoque par téléphone :

« Rejoins-nous vite, Arnaud-Louis-Louis. Nous sommes au *Centre de l'Univers* ; j'ai un super plan pour une super fête. »

C'est l'une des figures de style qu'a inventée Viscose : lorsqu'elle prononce le prénom de quelqu'un, elle en double systématiquement la dernière syllabe.

Il est 22 heures. Je n'avais pas d'idée préétablie sur ce que j'allais faire dans la soirée. Je revêts une tenue à la fois élégante

et ostentatoire. J'aime bien qu'on me remarque. J'arrive au bout d'une heure.

Le café est noir de monde. Je suis loin d'être habillé de la façon la plus flamboyante : j'ai l'impression d'assister au concours du look le plus extravagant. Karim, vêtu d'une combinaison en paillettes a dressé sur sa tête, en petits pics, les rares cheveux qui lui restent, défiant les plus chevelus d'entre nous. Lolita est quasi nue avec des ailes d'ange en plumes posées sur ses épaules. Vivien s'est habillé en Alex d'*Orange mécanique*. Il y a des nouveaux, que je ne connais pas, dont un nain rockabilly avec une banane géante qui mesure le tiers de sa taille. Il n'y a que Jimmy qui soit habillé comme d'habitude, mais il n'a besoin de rien pour qu'on le remarque.

15

Je vais voir Viscose, qui trône fièrement au milieu de la salle, dans un uniforme de parachutiste rose fluorescent.

— Tu es sûre qu'on va tous entrer, dans ta fête ?

— Oh ben oui, Arnaud-Louis-Louis ! Pourquoi on ne pourrait pas ?

— C'est qu'on est quand même nombreux.

Je compte les présents. C'est un vieux réflexe de directeur de discothèque. Nous sommes quarante-trois.

— C'est vrai qu'on est peut-être un peu nombreux ! Qu'est-ce que t'en penses, Tatata ?

Tata n'écoute pas. C'est la seule à savoir qui invite et pourquoi, mais elle est trop occupée à rire avec fracas en buvant

des bières généreusement offertes par le patron du bar. Je n'ai pas trop envie de me retrouver dans une galère.

— Donne-moi donc l'adresse ! J'irai en éclaireur. Si ça ne vaut pas le coup, je reviens ici pour te dire que c'est nul.

— Bonne idée ! C'est au 18, rue Charlot.

Je pars. Chemin faisant, je m'arrête à l'*Helium*, un autre bar du Marais. C'est un minuscule endroit que son propriétaire, après quelques mois d'errance esthétique dans l'air du temps, a redécoré de façon kitchissime par une accumulation d'objets et de meubles hétéroclites et foncièrement hideux. Les murs sont recouverts d'un papier peint aux motifs abstraits et alambiqués rose et marron. Des têtes de cerfs empaillées y côtoient des tableaux de scènes champêtres aux couleurs criardes. Derrière le bar trône une sorte de buffet breton monstrueusement massif sur lequel un antique téléviseur, recouvert en partie par un vieux napperon brodé beige sale, diffuse des clips d'XTC et de Jam, entrecoupés par des extraits des tours de chant de Nana Mouskouri et de Mireille Mathieu.

16

Je m'y fais offrir un verre par Aldo, le serveur. Je sais qu'il a eu par le passé un différend avec Viscose qui aurait pu se terminer à coups de batte de base-ball. Je le prévient de façon détournée qu'elle va vraisemblablement passer devant chez lui avec toute sa bande et lui précise que ça vaut quand même le coup d'œil...

Il m'offre un autre verre.

Deux superbes jeunes filles s'installent au comptoir. Je tente ma chance. L'une d'elles a un petit tatouage sur l'épaule que

je trouve particulièrement sexy. J'hésite à lui proposer de venir à la fête avec moi, car je ne sais toujours pas de quoi il s'agit ni si je pourrai y entrer, et encore moins si je pourrai y faire entrer d'autres personnes. La question ne se pose finalement pas. Malgré mes manières exquises, ma remarquable tenue et l'aura particulière dont je jouis dans ce lieu, je ne l'intéresse pas. Elle aurait sans doute préféré un *bad boy* complètement incontrôlable, un éphèbe totalement abruti, un aventurier taciturne et possessif, quelqu'un qui aurait su la dominer et la mettre plus bas que terre, un paysan du Danube au physique irréprochable mais qui aurait pu lui administrer régulièrement des corrections pour montrer l'étendue de son attachement, un psychotique à enfermer qu'elle aurait essayé de dompter. Bref, je constate mon échec et me dit que c'est une cruche et qu'il est temps, de toute façon, de passer aux festivités suivantes.

17

Je me dépêche de sortir. Il faut que j'arrive rue Charlot avant Viscose.

Trop tard ! J'entends un brouhaha dans la rue. On dirait une manifestation, mais de nuit. C'est Viscose et sa bande. Elle s'est encore agrandie à la sortie du *Centre de l'Univers*, au contact de la clientèle des autres bars de la rue des Vertus. Ce sont maintenant presque cent personnes qui défilent d'un pas assuré et bruyant.

Même Aldo, qui ne nourrit pas d'affection particulière pour tous ces gens, me rejoint sur le trottoir, abasourdi.

Viscose et Naphtaline ouvrent la marche, suivies de Coco, Tata et Jimmy. Le reste de la troupe est composé de têtes

d'assassins, d'extraterrestres, de monstres délirants, de strip-teaseuses bas de gamme et de punks extrêmes.

Derrière, le nain rockabilly suit le mouvement tant bien que mal, en courant sur ses petites jambes.

Je rattrape et devance Viscose qui est ravie de me retrouver. Elle se sent encore plus en situation de force.

Nous arrivons à la fête, dans un grand loft au troisième étage d'un joli complexe d'ateliers. J'arrive à me faufiler pendant que Viscose négocie son entrée avec la personne qui a ouvert la porte et que le reste de sa bande gravit les escaliers ou atteint simplement l'immeuble.

18

À l'intérieur, l'ambiance est étrange. Il y a des tas de personnes d'horizons très différents, que je connais et que je n'ai pas vues depuis longtemps. Elles sont, comme moi, arrivées par hasard, sans savoir qui invite ni pourquoi.

Je retrouve Fabien qui me raconte qu'il est en train de changer de sexe. Il y a également Mogly Spex, qui vient de terminer un clip avec les Rita Mitsouko, dans lequel il jongle avec des boules de feu. Il m'explique qu'il a décidé de ne plus parler qu'aux gens qu'il connaît déjà, car s'investir dans une nouvelle relation de communication l'épuise.

Dans un coin, les apprenties couturières du Studio Berçot improvisent une séance d'effeuillage pour montrer les sous-vêtements qu'elles ont confectionnés. À côté, Irina distribue des affichettes pour son nouveau spectacle-happening, dans

lequel toutes les personnes qui le souhaitent peuvent jeter des pots de peinture sur son corps nu et attaché.

Une partie des « En avant comme avant » est là : Titus, entièrement habillé en grognard napoléonien, discute avec Blaise qui s'attaque à un nouveau pack de bières.

Le buffet est somptueux. Le champagne coule à flots. C'est mon ami Victor, venu en suivant des gens rencontrés à une autre fête, qui officie à la musique et il le fait très bien.

Viscose et toute sa troupe font enfin leur entrée dans une agitation indescriptible. Comme moi, elle connaît pratiquement tout le monde et tout le monde la connaît. Nous sommes tous très heureux de nous retrouver.

19

On s'extasie sur les trouvailles vestimentaires des uns et des autres. On parle chiffons, musique, breuvages. On compare la qualité des petits fours dans une avalanche d'éclats de rire. Les plus énergiques commencent à pogoter.

Presque tout le monde s'amuse. Je repère un couple dans un coin, qui a l'air de ne connaître personne et qui semble un peu effrayé par toute cette agitation. N'écoutant que mon grand cœur, j'entame la conversation avec eux pour qu'ils puissent s'intégrer à la fête.

Ce sont les propriétaires de l'atelier.

Pour en savoir plus
sur les ateliers henry dougier
(catalogues, auteurs, vidéos, actualités...)
vous pouvez consulter notre site internet
www.ateliershenrydougier.com



ateliers henry dougier



@AteliersHD



@ateliershenrydougier